

BLOGUE
Yves Boisvert est de retour dans la blogosphère.
Discutez avec lui sur cyberpresse.ca/boisvert

INSOLITE
Découvrez notre sélection des meilleures photos insolites
du mois de janvier sur cyberpresse.ca/photosinsolites

FORUM
Commentez l'actualité et retrouvez les éditoriaux
de la semaine sur cyberpresse.ca/place-publique

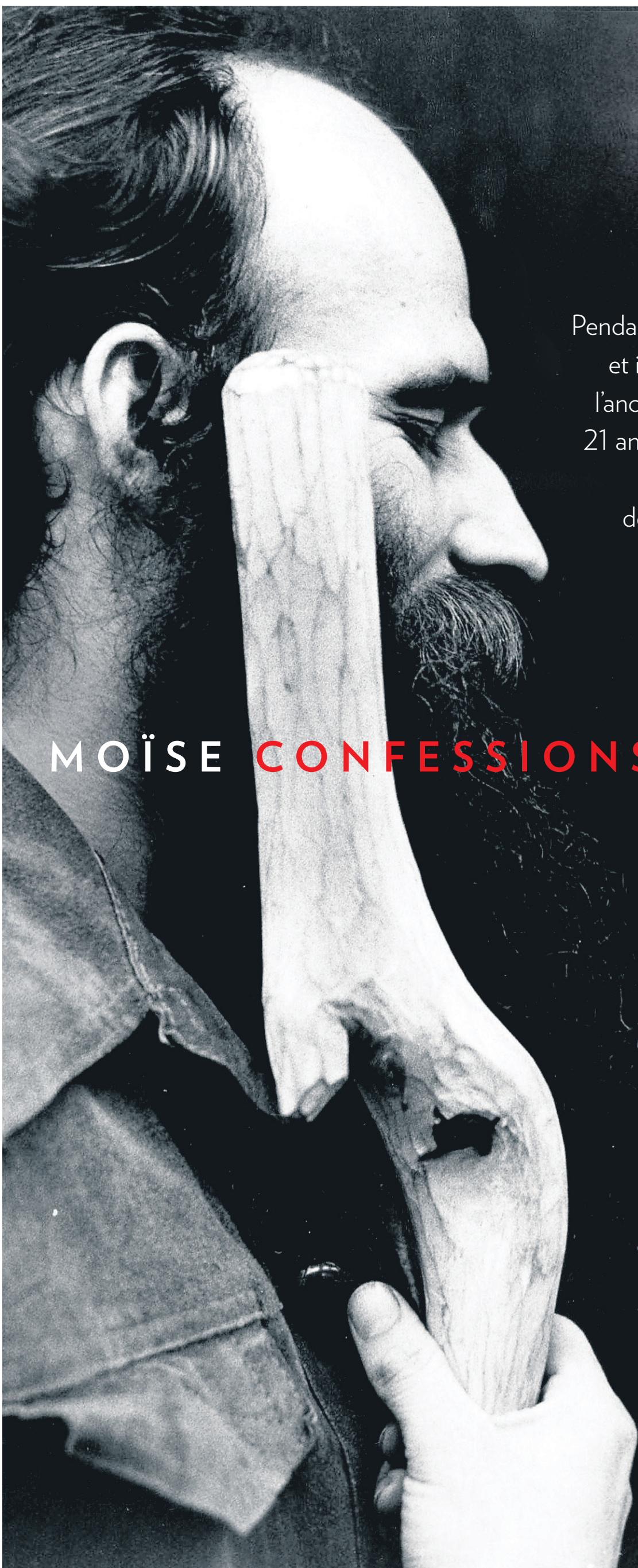
PLUS FORUM

GRANDS
REPORTAGES
ET ANALYSES

LE TEMPS
DU REPENTIR
LA CHRONIQUE DE
LYSIANE GAGNON PAGE 7



LE QUÉBEC-MONDE
L'ÉDITORIAL DE MARIO ROY
ET L'ACTUALITÉ VUE
PAR CHAPLEAU PAGE 6



Roch Thériault, mieux connu sous le nom de Moïse. À la fin des années 70, il fonde une secte et s'enfonce dans le bois. Pendant 11 ans, il dominera totalement ses adeptes et il leur fera subir les pires sévices. Aujourd'hui, l'ancien leader charismatique vit en prison depuis 21 ans, seul, abandonné de tous. Il n'a jamais parlé aux journalistes pendant ses longues années de détention. L'automne dernier, il s'est confié à notre journaliste Michèle Ouimet. Son parcours tragique, en trois temps.

NOTRE DOSSIER À LIRE EN PAGES 2 À 5.

MOÏSE CONFESIONS D'UN GOUROU

AUJOURD'HUI
SON ENFANCE TOURMENTÉE
LES ANNÉES TORDUES DANS LA SECTE
LUNDI
LA VIE APRÈS LA SECTE

OFFRE EXCLUSIVE
AUX ABONNÉS

LA PRESSE version papier ou électronique.

Simple et rapide!

Visitez le cyberpresse.ca/privileges

ASSISTEZ AU GRAND PRIX DU CANADA OU AU NAPA PIÈCES D'AUTO 200 PRÉSENTÉ PAR DODGE, DANS LA SECTION LA PRESSE.

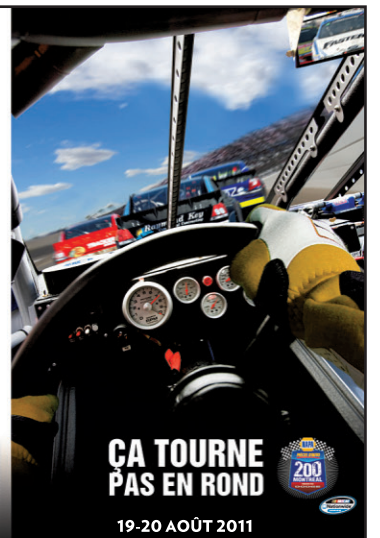
Achetez vos billets dès maintenant et obtenez **gratuitement** le programme souvenir de l'événement et le livre de Gilles Villeneuve. Une valeur de plus de 40\$.



UN RENDEZ-VOUS VÉNÉRÉ



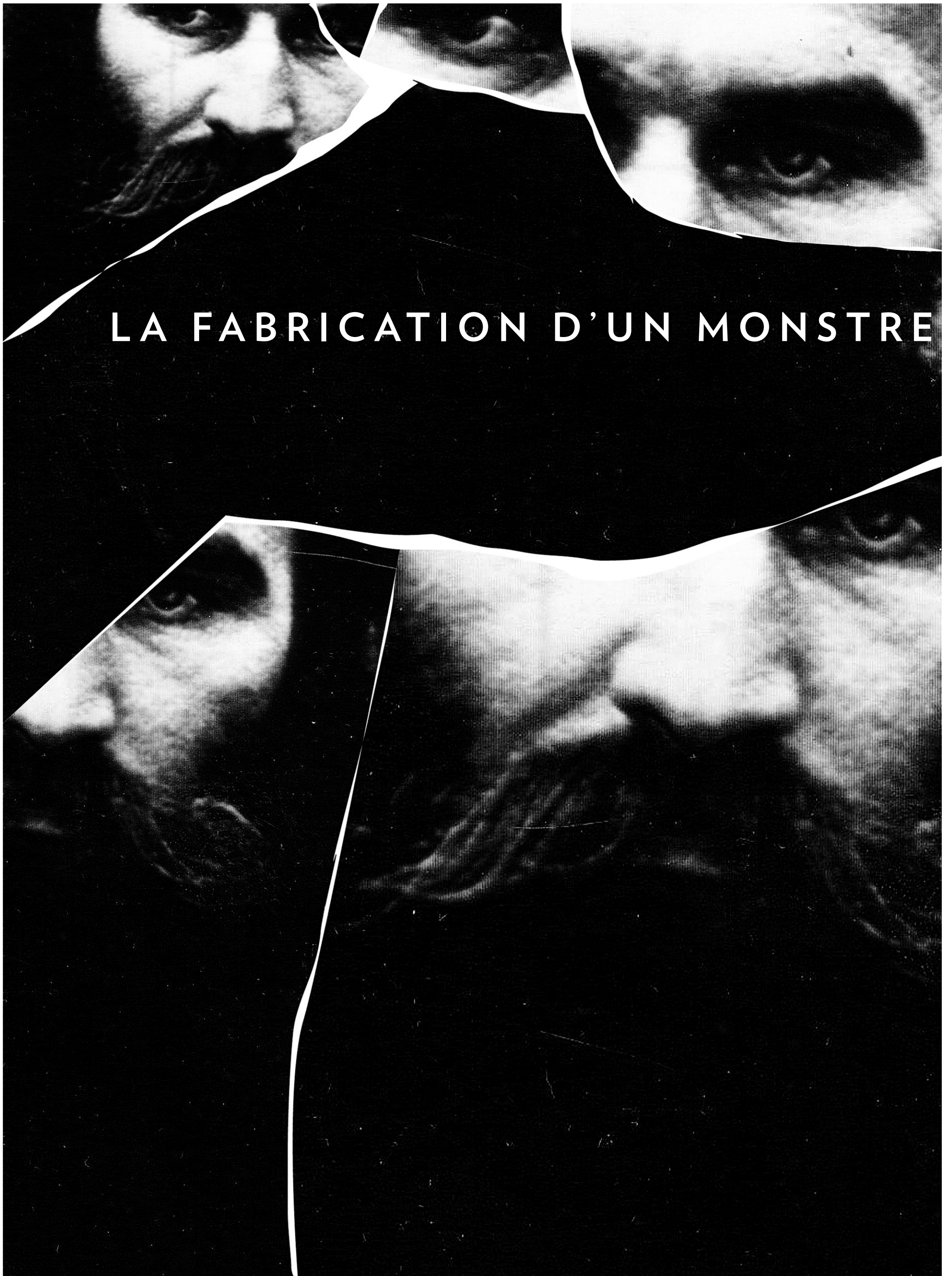
10-11-12 JUIN 2011



CA TOURNE PAS EN ROND

19-20 AOÛT 2011

MOÏSE SON ENFANCE



LA FABRICATION D'UN MONSTRE

PHOTOS ARCHIVES LA PRESSE, PHOTOMONTAGE LA PRESSE

ROCH THÉRIAULT A ÉCRIT PLUSIEURS LETTRES,
EXTRAITS***SUR SON RÔLE DE LEADER
CHARISMATIQUE**

« Dire qu'on me taxe de chef de culte, de gourou, de diabolique, de monstre. Oui, je l'admets, je suis tombé dans l'hystérie en quelques occasions, passant de l'angoisse à l'extase, mais ce ne furent que des moments fictifs et périodiques. »

**SUR SON IMAGE DE
BOURREAU**

« On s'est fait à l'idée que Thériault est toujours et encore un bourreau, un personnage malsain, pervers, qu'il ne ressent aucune sensibilité, que son stade émotionnel est stagnant, sans contrôle de la rage, de la violence, du sadisme. (...) Ce n'est pas vrai tout ça. »

MOÏSE SON ENFANCE

En 1978, Roch Thériault devient Moïse, chef charismatique d'une secte. Une poignée d'adeptes le suit aveuglément. Au fil des ans, Moïse devient de plus en plus tyrannique. Il opère à froid et bat ses compagnons de route, ses femmes et ses enfants avec une violence inouïe. Accusé de meurtre, il est condamné à la prison à perpétuité en 1993. Comment en est-il arrivé là? Parcours du jeune Roch Thériault, ou comment on devient un monstre.

MICHÈLE OUMET

Personne ne s'est réjoui de la naissance de Roch Thériault, le 16 mai 1947 à Rivière-du-Moulin, au Saguenay. Au contraire. Son grand-père avait couché avec une de ses filles. Il est né de cette étreinte incestueuse – un enfant conçu dans la honte.

Pierrette a 19 ans lorsqu'elle met Roch Thériault au monde. Le grand-père, lui, en a 68. Il aime la bouteille, il a toujours une cruche de vin près de lui.

Roch Thériault garde un souvenir ému de son grand-père, une force de la nature. «Il avait 38 ans quand il a épousé sa femme, raconte-t-il. Ma grand-mère, elle, n'en avait que 12, mais elle était déjà grande et forte. Elle a toujours su que son mari avait couché avec une de ses filles.»

Roch se doute que son grand-père est son père, mais il ne l'apprend avec certitude qu'en 1987, lorsque ses tantes lui révèlent le secret de sa naissance. À cette époque, Roch Thériault est connu sous le nom de Moïse. Il est le chef despotique d'une secte qui vit en autarcie au milieu des bois, loin, très loin de toute civilisation.

Son visage, placardé dans les journaux, a déjà fait le tour du pays: ses yeux de braise, sa barbe longue, ses cheveux en broussaille et ses femmes autour de lui. Ses 8 femmes, qui lui ont donné 28 enfants.

Roch Thériault est en prison depuis 21 ans. Il purge une peine de prison à vie pour le meurtre de l'une de ses adeptes. Il lui a ouvert le ventre à froid dans une folle tentative pour l'opérer. Elle est morte après 24 heures d'agonie, au bout de son sang et de ses souffrances.

Roch Thériault n'a jamais parlé depuis qu'il est emprisonné. Vingt et un ans de silence. Vingt et un ans où il est passé de prison en prison, d'abord en Ontario, ensuite au Québec, puis au Nouveau-Brunswick, au pénitencier de Dorchester, où il vit en solitaire, coupé de ses femmes et de ses enfants, qui l'ont rejeté.

En mars, il a envoyé une lettre aux journaux. Une longue lettre de 18 pages couverte d'une écriture serrée. Une lettre touffue et décousue, où il parle de ses nombreuses maladies, de sa vie en prison,

de sa solitude et de Gabrielle Lavallée, une adepte à qui il a coupé un bras avec un hachoir.

Le Service correctionnel du Canada a rejeté ma demande d'entrevue, par respect pour les victimes, a précisé le porte-parole, Étienne Chiasson, et pour ne pas nuire au plan de réhabilitation de Roch Thériault.

J'ai néanmoins réussi à lui parler. Au téléphone. Six entrevues d'une demi-heure chacune, où il a parlé de sa naissance trouble, de son enfance marquée par la violence incroyable de son beau-père, de sa secte, de ses accès de folie quand il battait ses adeptes, des opérations qu'il pratiquait à froid sur ses disciples, de ses longues années en prison et des remords qui ont failli le tuer.

Six entrevues où il a beaucoup pleuré.

Au tournant des années 50, toute la famille Thériault vit entassée dans la même maison: le grand-père, la grand-mère et leurs 19 enfants, la mère, le beau-père et leurs 6 rejetons.

Au milieu de cette smala, Roch, rejeté, mal-aimé, lui, l'enfant de l'inceste, dont personne ne veut.

Son beau-père, homme violent, le déteste. Sa naissance honteuse est un secret mal

gardé. Son beau-père est au courant, et sa mère, femme effacée, n'ose pas l'affronter lorsqu'il s'acharne sur le petit Roch.

«Il me battait et me traitait de bâtard, raconte Roch Thériault. J'ai toujours voulu qu'il soit mon ami.»

Son beau-père est fait d'une seule pièce: 5 pi 9, 225 livres. Un bloc dur, compact. C'est un ouvrier qui travaille fort et qui ne boit pas. Un croyant. Il dirige les Bérêts blancs, un groupe militant ultracatholique.

Sa mère aussi est très croyante. «La Sainte Vierge? Elle en mangeait pour souper, dit Roch Thériault. Elle voulait que je devienne curé.»

C'est dans cet univers imprégné de religion et de violence que Roch grandit. Son beau-père ne compte pas les coups lorsqu'il le bat. Il le frappe avec ses mains et ses pieds chaussés de bottes à bout d'acier. Il le roue de coups avec tout ce qui lui tombe sous la main – planche, bâton... Les coups pleuvent, les injures aussi: «Ostie d'enfant de chienne, chien sale, bâtard...»

«Il me battait tous les jours. Il me cognait la tête sur les murs et il me donnait les besognes les plus dures. C'est moi qui nettoyait les chiottes.»

Roch Thériault pleure au bout du fil lorsque ces souvenirs douloureux remontent à la surface. «J'ai recréé cette violence dans ma secte, dit-il.

J'ai été la copie conforme de mon beau-père.»

Roch a 5 ans lorsqu'une querelle éclate. Une grosse querelle, qui empoisonne un peu plus l'atmosphère délétère de la maison où les Thériault vivent les uns sur les autres. Le beau-père décide de lever les voiles et de s'établir dans le bois, en Abitibi, loin de tout. Comme Roch Thériault le fera plus tard avec ses disciples.

Son beau-père refuse d'emmener le jeune Roch mais, pour la première fois de sa vie, sa femme ose l'affronter. «Ma mère a fait une crise de nerfs et mon beau-père a finalement cédé. Il a dit: "On va emmener le bâtard en Abitibi!"»

La famille plie bagage et atterrit dans un camp de bûcherons en attendant que le beau-père construise une maison.

Roch Thériault en garde un souvenir aigu: c'est l'été, il est assis sur un tas de branches au milieu des bois et les moustiques le tourmentent. Il se souvient aussi avec une netteté bouleversante des rares instants où il réussit à tromper la vigilance de son beau-père et court enlacer sa mère pendant qu'elle cueille des bleuets.

Ses demi-frères et demi-sœurs l'épient et le dénoncent dès qu'ils sont témoins d'une étreinte fugitive entre leur mère et Roch.

«Je pouvais parfois serrer ma mère vite, vite dans mes bras, dit-il en pleurant. Mais si mon beau-père me voyait, je mangeais une maudite volée.»

Aux Fêtes, il ne reçoit jamais de cadeau. «J'ai toujours été le mouton noir.»

À 5 ans, il ne parle pas, il n'émet que des sons. Il mouille son lit jusqu'à l'âge de 18 ans.

Un jour, son beau-père lui offre un cochon. «C'est à toi, engraisse-le.»

Roch s'attache à son cochon. Il le nourrit amoureusement. À l'automne, il voit son beau-père sortir des cordes et des couteaux, puis il entend son cochon crier. Il comprend tout de suite ce qui se passe. Désespéré, il grimpe à l'étage et se cache sous son lit, le corps secoué de sanglots. Les hurlements de son cochon le rendent fou.



SUR SA JEUNESSE

«Combien de fois suis-je tombé en transe et cela depuis mon tout jeune âge: perdant tout contrôle sur mes ivresses, sur mes allégresses, projeté dans un état second, défoncé par mes joies! Je courais à travers champs et forêts, chantant à tue-tête et pleurant à chaudes larmes.»

SUR SA VIE EN PRISON

«Malgré la piètre existence du milieu carcéral, je me suis donné l'opportunité pour développer mon intellect (...) J'ai fait de la recherche pure. J'ai rédigé plus de 10 000 pages et lettres: sur l'évolution, sur la philosophie, sur la cybernétique, sur la métaphysique du corps, sur le mouvement, sur l'astronomie cosmique. (...) J'ai composé plus de 500 poèmes. J'ai figolé un roman inachevé et quelques contes pour enfants en écriture et en images. J'ai transcendé une hypothèse sur le chaînon manquant...»

SUR SES REMORDS

«Honteux de moi-même; bourrelé de remords; harassé par une vive douleur morale, tourmenté cruellement d'avoir mal agi: arriverais-je un jour à me pardonner?»



* Les fautes d'orthographe ont été corrigées.

Pour joindre notre journaliste michele.oumet@lapresse.ca

LA SUITE DE NOTRE DOSSIER EN PAGES 3 ET 4

MOÏSE LA SECTE

16 MAI 1947

Naissance de Roch Thériault à Rivière-du-Moulin, au Saguenay.

1967

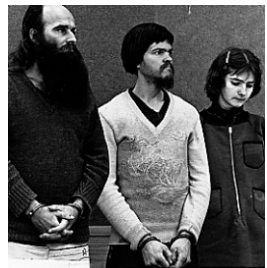
Roch Thériault épouse Francine Grenier. De cette union naissent deux garçons, Roch-Sylvain et François.

1978

Début de la secte. Roch Thériault s'installe dans les bois en Gaspésie avec une poignée d'adeptes.

1982

Moïse et sept de ses adeptes sont condamnés à la suite de la mort d'un enfant de 2 ans et de la castration d'un disciple.

**1984**

Moïse est libéré. Peu de temps après, il quitte le Québec pour s'installer à Burnt River, en Ontario.

6 DÉCEMBRE 1985

La Société d'aide à l'enfance de l'Ontario et la police font une descente à la commune et récupèrent les 14 enfants qui y vivaient. Au cours des deux années suivantes, les femmes de Moïse donneront naissance à neuf autres enfants qui seront immédiatement placés dans des familles d'accueil.

28 SEPTEMBRE 1988

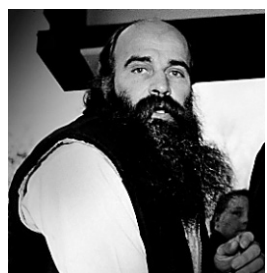
Solange Boilard meurt après avoir été opérée par Moïse. Elle avait 32 ans.

ÉTÉ 1989

Moïse ampute le bras de Gabrielle Lavallée avec un couperet.

6 OCTOBRE 1989

Après six semaines de recherches, la police arrête Roch Thériault. Il est condamné à une peine de 12 ans de prison pour avoir amputé le bras de Gabrielle Lavallée.

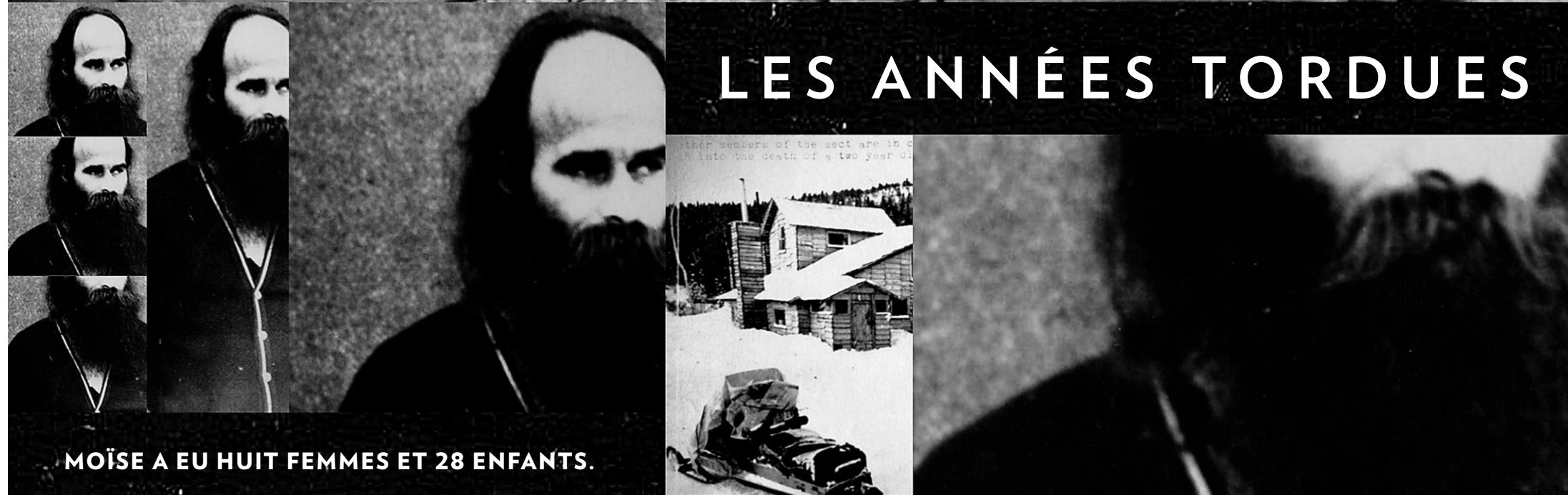
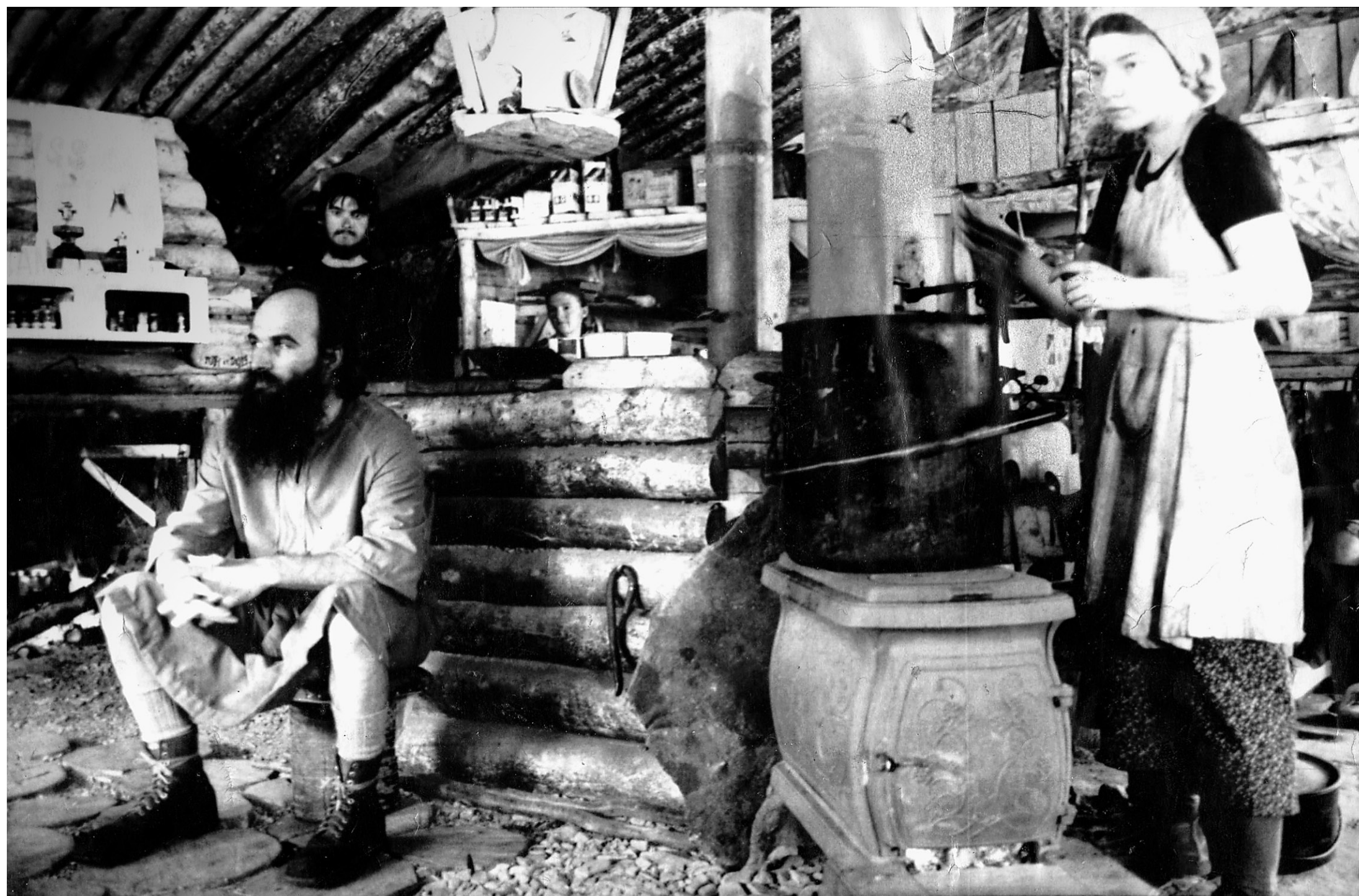
**1993**

Roch Thériault est condamné à la prison à vie pour le meurtre de Solange Boilard.

2002

La demande de libération conditionnelle de Roch Thériault est rejetée.

Sources: Maclean's (article du 8 février 1993); Gabrielle Lavallée; jugement de la Commission des libérations conditionnelles de 2002.



MOÏSE A EU HUIT FEMMES ET 28 ENFANTS.



PHOTOS ARCHIVES LA PRESSE. PHOTOMONTAGE LA PRESSE

MOÏSE LA SECTE

Brimades, gifles, coups de pied, coups de poing, opérations sans anesthésie. Perdue dans les bois, la secte de Roch Thériault s'enfonçait dans la violence. Pendant 10 ans, Moïse s'acharne sur ses adeptes. En 1988, une de ses femmes meurt sous son scalpel. En 1989, il coupe le bras d'une autre de ses adeptes avec un couperet. Condamné pour voies de fait graves et meurtre, Moïse est en prison depuis 1989. Confidences d'un gourou.

MICHÈLE OUIMET

Le 28 septembre 1988. Depuis quelques jours, Solange Boilard se plaint qu'elle a mal au ventre. Moïse lui demande de s'allonger sur la table de la cuisine.

Même s'il lui fait deux lavements, Solange a toujours mal. Moïse lui passe alors une sonde par le nez pour nettoyer son estomac. Sans résultat. Les adeptes, impuissants, regardent leur chef. Ils savent que le pire est à venir, car Moïse a bu et, quand il est soûl, il délire et devient fou.

Vers minuit, il demande à un de ses disciples d'aller chercher son couteau de chasse. D'une main mal assurée, il entaille le ventre de Solange, une longue incision de 10 cm. Sans anesthésie. Solange, inerte, fixe son bourreau avec des yeux exorbités. Elle ne pleure pas, ne crie pas.

Gabrielle Lavallée, une des femmes de Moïse, est présente cette nuit-là. Elle décrit la suite de « l'opération » dans son livre *L'alliance de la brebis* :

Moïse « farfouille vulgairement dans le ventre de Rachel (nom biblique qu'il a donné à Solange). Il en ressort une masse charnue de couleur crème, puis, me coupant littéralement le souffle, il en arrache, de ses mains nues, une portion. Il replace le tout sans souci apparent d'ordre à l'intérieur ».

Il demande ensuite à un des adeptes de recoudre le ventre de Solange avec une aiguille à laine et du fil industriel.

Solange, pâle, exsangue, est consciente. Moïse lui demande de se lever. Quelques heures plus tard, elle meurt, torturée par la douleur. Elle n'a que 32 ans.

Moïse enterre son corps près de la maison. Il la déterrera deux fois pour prélever son utérus et des os, avec lesquels il se fera un collier. Il fait aussi scier son crâne pour « s'y masturber afin de redonner vie à ses os ».

« J'étais en boisson, explique Roch Thériault, joint au pénitencier de Dorchester, au Nouveau-Brunswick, où il purge une peine de prison à vie pour le meurtre de Solange Boilard. Pour moi, la boisson, c'était fatal. J'étais complètement défoncé, je faisais des psychoses. Il y a beaucoup de choses que j'ai oubliées. »

« C'était une histoire de gars soûl, raconte une ex-adepte fidèle à Moïse dès la première heure. Quand il prenait un coup, il devenait violent. Il n'avait pas d'estomac et l'alcool allait directement dans son sang. Le lendemain, il voyait les dégâts et, dans sa mégalomanie, il nous soignait. Je m'enfuyais souvent dans le bois quand je sentais que... ouf! Il était comme fou. »

Et Solange Boilard? « Je voulais savoir si c'était son foie qui lui donnait mal au ventre, répond Roch Thériault. J'ai provoqué sa mort. J'ai plaidé coupable. »

Il l'aimait. Il n'arrive pas à accepter sa mort. Oui, il l'a déterrée. Deux fois. « J'avais de la peine, c'est effrayant. J'avais eu énormément de remords. Ce que j'ai fait est écœurant, épouvantable, vomissant. »

« Quand j'avais 12 ans, c'était moi, le toubib des animaux, ajoute-t-il. Je voulais être médecin, mais ma mère priait pour que je devienne curé. »

La secte existe depuis 10 ans quand Solange Boilard meurt au bout de sa souffrance. Moïse et ses adeptes vivent dans les bois près de Burnt River, à une centaine de kilomètres au nord de Toronto. Ils ont quitté le Québec en 1984. Moïse sortait alors de prison, où il venait de purger une peine de 18 mois pour avoir infligé des sévices à ses adeptes.

Il ne reste que des adultes à Burnt River. En 1985, la Société d'aide à l'enfance a

retiré les enfants de la secte et les a placés dans des familles d'accueil.

La mort de Solange Boilard ne calme pas Moïse. Jusqu'à son arrestation, le 6 octobre 1989, il continuera de frapper, torturer et opérer ses disciples dans une spirale de violence nourrie par son délire éthylique. C'est après qu'il aura amputé le bras de Gabrielle Lavallée avec un couperet que l'aventure de la secte connaîtra une fin abrupte.

Pourtant, tout commence en douceur. Roch Thériault n'a pas l'intention de créer une secte. Il veut vivre dans les bois avec ses femmes, ses enfants et quelques hommes qui lui jurent fidélité. Boire, fêter, danser. Et vivre en autarcie, loin de toute civilisation.

« J'ai été dans le bois pour partir une commune avec ma gang, confie-t-il. Tout le monde tout nu, on danse, on chante et on prend un coup. Je ne me suis jamais perçu comme un gourou. La secte est arrivée fortuitement, je n'avalais pas ça dans la tête. Ça s'est fait très vite. »

Il utilise la religion pour attirer ses adeptes. Est-il croyant? « Pas du tout », répond-il. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une peur bleue de la fin du monde, héritage d'une enfance ultracatholique.

En 1978, il part donc dans les bois, en Gaspésie, avec une poignée de fidèles: neuf femmes, quatre hommes et quatre enfants.

Mais Roch Thériault est instable. Avant de s'installer avec ses disciples, il fait une dépression. Hanté par une enfance difficile, marqué par la violence sauvage de son beau-

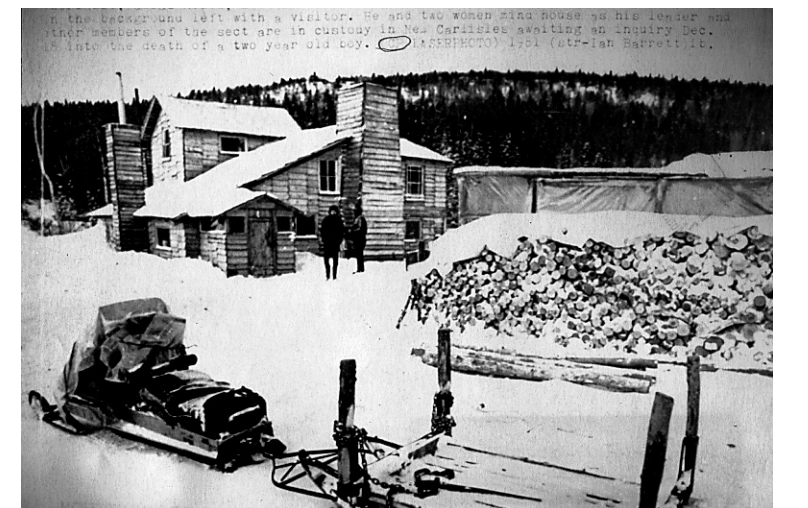
rait ultérieurement à bien pire que ce que nous vivons ici. »

Une autre adepte essaie aussi de comprendre pourquoi elle a accepté de subir les pires sévices. Elle a fui plusieurs fois, mais elle est toujours revenue auprès de son tortionnaire.

« On était des animaux pris au piège, raconte-t-elle aujourd'hui. Comme dans cette histoire du psychiatre qui a fait une expérience avec un chien. Il l'a mis dans une cage aux barreaux électrifiés. Dès que le chien essayait de sortir, il recevait une décharge. Un jour, il a ouvert la porte de la cage, mais le chien a refusé de sortir. C'était la même chose pour nous. On était comme ce chien, incapables de fuir, même si on n'était pas prisonniers. C'est pour ça que nous avons enduré autant de violence. On savait qu'il était fou. Des fois, on se regardait et on se disait: "Oh boy!" »

Les années passent et Moïse boit de plus en plus. Il castre un homme, puis il cautérise la plaie avec un chalumeau. À froid. Les disciples sont battus, humiliés, ils travaillent comme des forçats et ils sont nourris avec de la moutarde pour animaux. Prisonniers de la folie de Moïse. Les enfants n'échappent pas à son délire. Il les bat ou les jette sur le mur. Il les oblige aussi à le masturber.

« Pourquoi j'ai donné des coups de poing et des coups de pied? se demande Moïse 30 ans plus tard. Pourquoi toute cette violence contre les femmes? Pourtant, j'aime les femmes comme un fou. C'est l'histoire de ma vie, je suis un don Juan. Mais je leur ai fait du mal, comme un bourreau. Ce que j'ai fait, je l'ai fait. »



ère, il n'arrive pas à trouver l'équilibre. Il fait des cauchemars et sa santé est fragile. Il est diabétique et éprouve de graves problèmes d'estomac.

« J'étais à bout, fatigué, mais quand j'ai rencontré le pasteur de l'église adventiste du Septième Jour, je suis passé de l'angoisse à l'extase. »

La religion arrive comme une planche de salut. « J'ai utilisé la fin du monde pour convaincre mes fidèles de me suivre dans le bois. Je ne crois ni à Dieu ni au diable. Je leur disais que la fin du monde serait terrible, qu'il tomberait de la glace. Je les ai manipulés avec la Bible. »

Gabrielle Lavallée y croit, à la fin du monde. Quand Roch Thériault la frappe ou lui arrache des dents avec une pince, elle se fait et accepte les souffrances. Même si la secte n'est pas une prison, elle reste parce qu'elle a peur de l'enfer, peur de la fin du monde. Et elle n'est pas la seule.

« Nous savons tous que c'est dur, terrible même, écrit-elle, mais aucun d'entre nous ne veut brûler durant toute l'éternité; plutôt souffrir ici-bas et être heureux pendant des siècles et des siècles. Moi aussi, parfois, je voudrais fuir, je l'ai même parfois fait, mais à quoi bon puisque cela nous condamne-

En 1989, Moïse est condamné à 12 ans de prison pour avoir amputé le bras de Gabrielle Lavallée. En 1993, il reçoit une peine de prison à vie pour le meurtre de Solange Boilard.

La vie en prison est dure, les autres détenus le battent. Sa notoriété franchit les murs du pénitencier. Ils veulent qu'il paie pour toutes les souffrances qu'il a infligées. Roch Thériault ne se révolte pas. « Je me dis: "Tu as fait manger de la marte aux autres, manges-en à ton tour." Maudite violence. »

* Gabrielle Lavallée, *L'alliance de la brebis*. Les Éditions JCL, 1993.

LUNDI: LA VIE APRÈS LA SECTE

Pour joindre notre journaliste michele.ouimet@lapresse.ca

NOS VIDÉOS

[SUR cyberpresse.ca/moise1](http://SUR.cyberpresse.ca/moise1)
Roch Thériault raconte à Michèle Ouimet son enfance brisée et son parcours de gourou.

FORUM

LA PRESSE

André Desmarais > Président du conseil d'administration
 Guy Crevier > Président et éditeur
 Éric Trottier > Vice-président à l'information et éditeur adjoint
 Mario Girard > Directeur de l'information André Pratte > Éditorialiste en chef

ÉDITORIAUX

Le Québec-monde



MARIO ROY

mroy@lapresse.ca

Qui se souvient encore de l'époque où on parlait de «cinéma de cuisine» pour qualifier une partie de la production locale? Il s'agissait de cette sorte de cinéma associé à notre vécu-en-tant-que-peuple, à nos particularismes, à nos tourments intérieurs... et à notre manque de moyens. À notre p'tite vie, en somme!

Avec «Incendies», on constate à quel point notre cinéma est capable d'un regard différent.

Nous avons eu aussi, dès les années 40, nos héros et anti-héros pure laine célébrés dans ce qui, à notre échelle, a parfois fait figure de super-productions. L'avare Séraphin Poudrier (1949, 1950, 2002) et la pauvre petite Aurore (1952, 2005). L'oncle Antoine et la jeune Valérie. Maurice Richard et André Mathieu (évoqué dès 1947 dans *La forteresse* puis raconté en 2010 dans *L'enfant prodige*, bien sûr).

Or, en repassant ces images sur notre écran intérieur puis en voyant *Incendies*, on se rend compte à quel point le cinéma québécois est aujourd'hui capable d'un regard radicalement différent.

Le film de Denis Villeneuve, qui vient d'être mis en nomination pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, est un produit du «Québec-monde». C'est-à-dire d'un Québec qui

a dépassé son folklore. Qui ne ressent plus la nécessité d'envelopper dans son certificat de naissance originel tout ce qu'il imagine et fabrique. Après Expo 67, qui fut notre premier déniaisage hors du douillet berceau de la race, le monde a continué à venir à nous. Virtuellement, par les médias. En chair et en os, par l'immigration qui a apporté avec elle ses joies, ses peines, ses folklores.

Incendies est un aboutissement de cette évolution, à laquelle ont participé aussi les films «rwandais» de 2006 et 2007, *Un dimanche à Kigali* et *J'ai serré la main du diable*.

Cependant, l'intrigue du film de Villeneuve n'est pas située géographiquement, même si on sait bien qu'elle se déroule au Liban. Elle est en fait délocalisée dans l'âme des protagonistes. Le procédé, redoutablement efficace, sert à nous prendre aux tripes et à nous faire avaler des réalités qui nous étaient jadis totalement étrangères, mais qui ne le sont plus.

C'est pour cette raison que, ces jours-ci, notre cœur est capable de vivre dans le quatre-cinq-zéro de Tunis et du Caire.

Il faut dire un mot de Denis Villeneuve qui, en particulier depuis *Polytechnique*, apparaît de plus en plus comme un créateur étonnant, exceptionnel.

En 2009, porter au cinéma la tragédie que l'on sait était suicidaire tant le terrain était miné par la peine, le désarroi, l'idéologie. Or, non seulement il a trouvé le ton et la manière, mais il a fait de *Polytechnique* un grand film. Et aujourd'hui, *Incendies* le fait marcher à Los Angeles dans les traces de Denys Arcand, le maître.

Nous sommes très fiers, vraiment très fiers, de Denis Villeneuve et de son film.

Autopsie d'une crise



ARIANE KROL

akrol@lapresse.ca

Le rapport de la Commission nationale sur les causes de la crise financière et économique aux États-Unis, rendu public jeudi, confirme beaucoup d'éléments connus. Ce qui ne lui enlève rien de sa valeur, au contraire. Cette brève abondamment documentée est une police d'assurance contre tous ceux qui tenteront de réécrire l'histoire.

La détérioration du marché hypothécaire aux États-Unis était évidente bien avant la crise.

«Cette crise financière était évitable.» La première conclusion de la commission créée par le Congrès américain est aussi la plus importante. Elle cloue le bec à tous ceux qui entretiennent l'idée que la débâcle de septembre 2008 est une espèce de catastrophe naturelle impossible à prévoir. S'il est vrai que le moment exact et l'ampleur du cataclysme auraient difficilement pu être prédits, il faut aussi admettre qu'on a ignoré les signaux inquiétants.

La détérioration du marché hypothécaire résidentiel était évidente bien avant la crise. Au milieu des années 2000, près de 1 emprunteur sur 10 prenait l'option ARM, qui lui permettait de faire des paiements si minimes que son capital restant dû augmentait. La proportion d'acheteurs en défaut de paiement quelques mois après avoir contracté leur

prêt a pratiquement doublé entre 2006 et 2007.

Et pourtant, le secteur financier affichait un appétit insatiable pour les titres adossés à ces créances de plus en plus fragiles. La complaisance des agences de notation et la titrisation ont faussé la perception des risques, mais le milieu a aussi contribué activement à sa chute.

Les structures de rémunération incitaient à augmenter les risques et l'effet de levier, c'est vrai. Ils ne rendaient cependant pas aveugle. Les témoignages et la correspondance cités dans ce rapport l'établissent hors de tout doute: plusieurs personnages de cette tragédie financière étaient conscients, dans certains cas atterrés, des dangers de leurs pratiques.

Les autorités financières passent aussi un sale quart d'heure. Trente ans de dérégulation et d'autorégulation n'excusent pas tout, conclut la Commission. «(Les autorités) avaient amplement de pouvoirs dans plusieurs domaines et ils ont choisi de ne pas les exercer», dénoncent les auteurs.

Les membres de la Commission nommés par les républicains (quatre sur 10) se sont inscrits en faux. Ils rejettent la thèse du manque d'encadrement réglementaire, et plusieurs conclusions du rapport. Pourtant, leur dissidence n'altère en rien la portée du document, qui tient davantage à jour avec leurs enseignements et conseillers pendant et après l'école secondaire, développent une compréhension des bénéfices de leurs efforts soutenus. Mais avec qui peuvent-ils développer des plans pour leur avenir?

Comme professeur à l'Université McGill, j'ai eu la chance de former des centaines de techniciens, ingénieurs et hommes d'affaires dans les années 70 et 80 ayant comme objectif de devenir des maîtres de l'enseignement professionnel dans les écoles polyvalentes secondaires. Les conseils sur les

“MAIS OÙ AVAIS-JE LA TÊTE ?” - PIERRE CURZI



DROITS RÉSERVÉS / serge.chapleau@lapresse.ca

CYBERPRESSE.CA/PLACE-PUBLIQUE

LE BLOGUE DE L'ÉDITO

Que manque-t-il au bio?
par Ariane Krol

Le Québec importe environ 85% du bio qu'il consomme. Sommes-nous en train de rater le train?



EXCLUSIF

Le Québec est-il la contrée d'une seule génération?

Il est incroyable d'entendre que les premiers détracteurs d'un système sont ceux-la mêmes qui l'ont érigé et en ont profité toute leur vie. On voudrait maintenant que la jeune génération bûche jour et nuit pour payer les régimes de retraite de celle qui l'a précédée.

OPINION

À quoi ça sert?

Les élèves décrochent moins quand ils comprennent bien pourquoi il leur est nécessaire de poursuivre leurs études

JOHN GRADWELL



Professeur émérite de l'Université McGill, l'auteur écrit des manuels scolaires.

En novembre 2010, le ministre de l'Éducation a publié les plus récentes statistiques sur les décrocheurs au secondaire. Le pourcentage global des élèves qui ont obtenu un diplôme à temps (sans avoir doublé) après cinq années de secondaire en 2008-2009 était de 61% dans l'ensemble des écoles, et seulement de 55% dans les écoles publiques. Alors, comment en sommes-nous arrivés à cette situation déplorable et quelle est la réponse à ce problème?

La première étape est de s'assurer que les étudiants ont une vision de leur avenir. L'accroissement de la motivation des élèves débute quand ils peuvent bien comprendre pourquoi il leur est nécessaire de poursuivre des études après le diplôme secondaire. Les élèves qui s'engagent activement dans la création de leur propre plan à long terme, et qui font constamment la mise à jour avec leurs enseignants et conseillers pendant et après l'école secondaire, développent une compréhension des bénéfices de leurs efforts soutenus. Mais avec qui peuvent-ils développer des plans pour leur avenir?

Comme professeur à l'Université McGill, j'ai eu la chance de former des centaines de techniciens, ingénieurs et hommes d'affaires dans les années 70 et 80 ayant comme objectif de devenir des maîtres de l'enseignement professionnel dans les écoles polyvalentes secondaires. Les conseils sur les

carrières disponibles étaient souvent communiqués de façon informelle par ces enseignants qui avaient déjà vécu des expériences sur le terrain. Ce programme n'est plus enseigné dans les écoles secondaires du Québec. Une solution de remplacement serait d'inviter les employeurs et professionnels des communautés industrielle, commerciale et financière à venir partager leurs expertises avec les élèves et les conseillers sur les options disponibles.

La deuxième étape est d'équilibrer l'enseignement actuel en présentant des cours qui introduiraient l'élève à la vie au travail. Cet enseignement les aiderait dans leur adaptation au monde d'aujourd'hui en vue de l'avènement au monde de demain. Malheureusement, le programme des écoles secondaires appliqué en ce moment n'insiste pas du tout sur la transition entre l'école et le travail, tels que les compéten-

tes disponibles. Ce changement a fait que les élèves n'ont plus l'occasion d'explorer les différents choix de carrière pendant qu'ils sont au secondaire.

L'erreur d'avoir aboli l'apprentissage des carrières du système éducatif a été reconnue en 1996 par le Conseil supérieur de l'éducation quand il a critiqué l'uniformité excessive du programme éducatif, le manque d'accès aux carrières professionnelles et l'insistance trop prononcée sur l'excellence scolaire. Cette recommandation n'a pas été transmise dans la réforme de 2001.

Le choix d'options de carrières approprié pour le secondaire pourrait inclure l'industrie pharmaceutique,

Les étudiants n'ont plus l'opportunité d'explorer les différents choix de carrière pendant qu'ils sont au secondaire.



ces applicables aux carrières professionnelles, les stages en milieu industriel ou de travail, ou la formation et l'apprentissage de technologies universelles, qui permettent aux élèves de s'adapter à différents milieux de travail dans la société et l'entreprise.

Cela n'a pas toujours été le cas. Pendant les périodes de mi-1960 à mi-1980, les écoles avaient une vision beaucoup plus large et durant cette période, le taux de décrocheurs a substantiellement décliné. Alors, qu'est-ce qui

le développement des logiciels d'animation, l'industrie du tourisme, le commerce et les affaires.

Les étudiants qui prennent ces cours ne posent jamais la question: «Pourquoi apprenons-nous cela?» Ils reconnaissent comment la théorie de Pythagore s'applique pour mettre un mur au niveau, le besoin de connaître l'écriture technique pour préparer un plan d'affaires ou la compréhension des fonctions biologiques pour guérir les maladies.

À BIEN Y PENSER

Pierre Curzi, du Parti québécois, prône la souveraineté du Québec afin de ne plus être dépendant du reste du Canada. Mais il se prononce contre l'exploitation du gaz de schiste au Québec alors que cela nous rend dépendants du Canada sur le plan énergétique. — Donal Archambault

FORUM

Le temps du repentir



LYSIANE GAGNON
lgagnon@lapresse.ca

C'est le temps du repentir, un réflexe bien chrétien! Dans la foulée de la révolution tunisienne, que peu d'observateurs avaient vue venir, nombreux sont ceux qui somment l'Occident de faire son acte de contrition pour avoir entretenu de bonnes relations avec la Tunisie de Ben Ali. Le président français, Nicolas Sarkozy, a même dû faire son mea-culpa, en ajoutant un bémol fort opportun: l'ancien colonisateur, dit-il, est bien mal placé pour intervenir dans les affaires de son ex-colonie.

S'il fallait que les démocraties n'entretiennent des rapports qu'avec des gouvernements intègres et tolérants, elles ne se parleraient qu'entre elles!

Même l'administration Obama, qui avait pourtant très tôt pressenti la gravité de la situation – peut-être grâce à des diplomates moins complaisants que ceux de l'ambassade de France à Tunis – se voit tancée. Même le Canada, qui n'a jamais joué un rôle de premier plan au Maghreb, passe au banc des accusés. Un politologue reprochait cette semaine à Ottawa d'avoir eu des relations commerciales avec la Tunisie, ce qui, d'après lui, contraste avec sa sévérité envers la Syrie et l'Iran, des pays qui «osent affronter les États-Unis»... comme si le fait d'affronter les États-Unis était une vertu en soi!

Oublions ces propos échevelés. Les États ont des intérêts et leur premier devoir est envers leurs propres citoyens.

La France préfère voir le Maghreb aux mains de régimes autoritaires et corrompus plutôt que de voir s'installer à ses portes des gouvernements islamistes intégristes.

Les États-Unis, première cible du terrorisme d'inspiration wahhabite, considèrent avec raison qu'une dictature religieuse comme l'Iran est pire à tous égards que des régimes autoritaires mais séculiers, et que la montée de l'islamisme radical constitue un très grand danger, non pas seulement pour ses citoyens, mais aussi pour les valeurs occidentales (qui sont aussi les nôtres, faut-il le rappeler).

À l'échelle du malheur humain, toute comparaison est détestable, mais admettons tout de même que le sort des Iraniens, des femmes en particulier, est plus atroce que le fut celui des Tunisiens sous Ben Ali.

Cela ne veut pas dire qu'il faille encenser les dictatures laïques, comme l'ont fait trop souvent les dirigeants français en Tunisie, encore moins les aider à réprimer leurs propres peuples. Bien sûr que non. Mais on ne peut reprocher aux démocraties occidentales de défendre leurs propres intérêts. Certains «alliés» sont peu recommandables? C'est vrai, mais on ne choisit pas ses alliés, on s'accommode de ceux qu'on peut avoir. Cela s'appelle la *realpolitik*.

S'il fallait que les démocraties n'entretiennent des rapports qu'avec des gouvernements intègres et tolérants, elles ne se parleraient qu'entre elles! Elles excluraient de leur radar le monde arabe au complet, une grande partie de l'Afrique subsaharienne et de l'Asie, et enfin, *last but not least*, la Chine et la Russie...

N'a-t-on pas reproché au gouvernement Harper, engoncé dans son provincialisme, d'avoir stupidement snobé la Chine pendant quatre ans, parce qu'un Ouïghour doté de la citoyenneté canadienne y était emprisonné? Il y a pourtant moyen de maintenir des rapports fructueux avec des États répressifs, tout en engageant courtoisement ses dirigeants à accorder plus d'importance aux droits de l'homme. C'est ce que font Barack Obama et Hillary Clinton quand ils parlent aux Chinois, et c'est ainsi qu'on fait avancer les bonnes causes.

Ceux qui reprochent à l'Occident d'avoir laissé les Tunisiens sous la main de fer des Ben Ali-Trabelsi devraient faire attention. Préfèrent-ils «le devoir d'ingérence» dont se réclamaient les néoconservateurs américains quand ils tentaient de justifier leurs projets d'invasion en Irak en faisant valoir, entre autres arguments, qu'il fallait libérer ses habitants de la dictature de Saddam Hussein? On a vu où ont mené ces visées insensées. Mieux vaut le réalisme, aussi cynique soit-il parfois, de la voie diplomatique.

VOULEZ-VOUS DES ÉLECTIONS FÉDÉRALES?

La plupart des lecteurs qui ont répondu à notre question ne sont pas favorables à la tenue d'élections fédérales au printemps. Cette tendance se confirme dans les résultats de notre «Question du jour» posée vendredi sur cyberpresse.ca.

Déjà une solution gagnante

Qui gagnerait à déclencher des élections au printemps? Personne, d'après les sondages, car après avoir dépensé plus ou moins 300 millions de dollars, nous aurions un autre gouvernement minoritaire conservateur. Et cette situation aberrante pour certains me semble bénéfique pour tous les Canadiens, et surtout pour les Québécois. Car ce gouvernement plutôt à droite gère relativement bien l'économie, mais, du fait de sa vulnérabilité, il doit réfréner ses ardeurs d'extrême droite dans les domaines du droit à l'avortement, du droit au mariage gai, de l'égalité des femmes et des minorités. Tous les grands acquis sociaux dont jouit le Canada actuel sont bien protégés.

Claude Allard, Drummondville

De nouveaux chefs

Selon toute vraisemblance, et à moins d'un revirement majeur, le résultat d'élections ce printemps ne changera rien à la balance du pouvoir à la Chambre des communes. Et tant mieux! Un gouvernement conservateur majoritaire signerait la fin du Canada comme nous l'avons connu. Et un gouvernement libéral serait emporté et incompétent: les libéraux ne savent pas ce qu'ils veulent, sauf le pouvoir, et ne savent pas plus où ils vont. Mais un résultat identique à ce que nous avons maintenant aura l'avantage de brasser les cartes politiques. M. Harper se fera montrer la porte parce qu'il n'aura pas su atteindre la majorité, et M. Ignatieff se fera poignarder dans le dos parce qu'il n'a pas su déloger M. Harper. Deux courses à la direction et deux nouveaux leaders pourront peut-être insuffler un peu de nouveauté à chacun des partis: les conservateurs éliront peut-être un leader plus centre droit (lire: progressiste), et les libéraux seront forcés de développer une plateforme (espérons-le!). Vive les élections!

Marc-Aurèle Gagnon

Vive les gouvernements minoritaires

Non, les Canadiens ne veulent pas d'élections. Laissons travailler nos élus et arrêtons de dépenser inutilement. Mon père disait qu'un gouvernement minoritaire c'est mieux, puisqu'il doit tenir compte des oppositions avant de présenter des projets, voire les modifier à la satisfaction des partis. Au Québec, on a un gouvernement provincial majoritaire et il ne fait pas son travail. Un gouvernement minoritaire est plus efficace.

Monique Vézina, Jonquières

Trop coûteux

La population, en général, ne souhaite pas d'élections. La raison est simple: les citoyens considèrent que c'est très coûteux et que le portrait final sera probablement semblable à la situation actuelle. Mais qui désire des élections? Il est possible que M. Harper souhaite renforcer sa position, mais j'en doute. Même minoritaire, compte tenu de la faiblesse du principal parti de l'opposition, le Parti libéral, le gouvernement actuel est très solide. Le Parti libéral quant à lui, s'il était certain de faire élire des libéraux dans la majorité des comtés, aurait déjà défilé le gouvernement, mais la situation de M. Ignatieff n'est pas très enviable. Quant au Bloc, leurs députés ne pensent qu'à obtenir majoritairement



PHOTO DAVID BOILY, ARCHIVES LA PRESSE.

Y aura-t-il des élections fédérales au printemps? Les paris sont ouverts...

la faveur des Québécois et ainsi anéantir les députés conservateurs. Ils ne courent aucun risque et ils ont tout à gagner.

Marc A. Gosselin, Lévis

Pour tester M. Ignatieff

Oui, je veux des élections. Non pour me prononcer sur le gouvernement de Stephen Harper, mais sur l'opposition dirigée par Michael Ignatieff. M. Ignatieff est le seul des quatre leaders parlementaires actuel qui n'a jamais fait une campagne électorale. Pourtant, il réclame un statut qui impose une certaine couverture médiatique, sans l'avoir mérité d'aucune façon.

Patrick Goddard, Montréal

Danger d'une majorité conservatrice

Des élections fédérales? Je pense bien que c'est dû, tout en ayant des réserves sur l'issue d'un tel scrutin. Les libéraux ne se démarquent pas assez des conservateurs. Je crains l'élection d'un gouvernement conservateur majoritaire. Les libéraux doivent sortir de leur torpeur et montrer qu'ils sont une solution de rechange supérieure aux conservateurs. Ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici.

Michel Lebel

Inutiles et risquées

Il est permis de sérieusement mettre en doute le jugement des «leaders» des partis politiques au fédéral. En laissant persister la possibilité d'élections par rejet du budget conservateur, nos élus se placent en mode de risque dérisoire. Celui, d'une part, d'une réélection minoritaire du Parti conservateur et possiblement d'un gouvernement Harper majoritaire. À ce niveau d'incongruité, on doit sérieusement se demander si nos élus, tous partis confondus, méritent notre confiance. Quand Gilles Duceppe mène la bataille d'une aide fédérale, donc de notre argent à tous, pour appuyer le maire de Québec concernant la construction d'un nouveau Colisée, quand Michael Ignatieff se pourfend d'essais désespérés pour remonter sa cote, on peut à juste titre s'inquiéter du sérieux de nos élus et de leur indécence

face au coût exorbitant d'élections inutiles dans le contexte actuel. Laissons ce gouvernement minoritaire se rendre au bout de son fragile mandat, en temps et lieu nous le jugerons sans pitié.

Jacques Léger, Montréal

Le temps est venu

Il y a maintenant plus de deux ans, les Canadiens ont de nouveau élu un gouvernement minoritaire conservateur. Les partis de l'opposition devraient-ils faire tomber le gouvernement Harper à l'occasion de la présentation du budget dans quelques semaines? Le premier ministre Harper et les conservateurs ont-ils eux-mêmes intérêt à provoquer le déclenchement d'un scrutin, dans l'espoir de décrocher un gouvernement majoritaire? Toutes ces questions démontrent que des élections sont nécessaires. La population ne dira jamais qu'elle veut des élections, mais le temps est venu de retourner aux urnes.

Charles Beaudet, Saint-Charles-sur-Richelieu

Retour à la case départ

La présence du Bloc enlève pour moi toute attente relativement à des élections fédérales. Assurément, nous aurons encore un gouvernement minoritaire conservateur. Donc, ce sera le retour à la case départ. Dans ce cas, conservons le statu quo. Sans oublier que le Québec gardera son parti régional. Le NPD serait une excellente monnaie d'échange pour les Québécois et offrirait un intérêt certain à la politique fédérale. Mais on va rester dans le cercle vicieux des quêtesux.

Jacques Fréchette

Le Bloc n'y gagnerait rien

À qui profiteraient des élections fédérales? Aux médias. Certainement pas au Bloc, qui est dans une condition idéale avec un gouvernement minoritaire. Sauf peut-être pour avoir un peu plus de visibilité, il est difficile de comprendre d'ailleurs pourquoi le Bloc veut des élections, lui qui a tout fait pour détrôner le Parti libéral et qui, on le sait tous, ne prendra jamais le pouvoir.

André Doyon

QUESTION DU JOUR

Voulez-vous des élections fédérales ce printemps?

OUI > 39% NON > 55%
JE N'EN SAIS PAS > 6%

Résultats à 13h, hier: 8481 répondants

Lisez toutes les réactions sur cyberpresse.ca/place-publique

L'ENTREVUE



PHOTO PATRICK SANFAÇON, LA PRESSE

Jour de grand froid à Montréal: le temps qu'il fait est un stresser universel, estime le professeur John Sharp. « Tout le monde réagit à la chaleur, au froid, à la pluie, à la neige, au vent. »

LES ÉMOTIONS DE L'HIVER

Dépression saisonnière et calendrier psychologique selon un psychiatre de Harvard

Il faut abandonner notre résistance aux aléas météorologiques et cesser d'essayer de minimiser les impacts d'une vague de froid ou une bordée de neige sur nos vies. Telle est la prescription de John R. Sharp, psychiatre de l'Université Harvard, qui vient de publier *The Emotional Calendar*. Le Dr Sharp y fait l'inventaire des réponses psychophysologiques au froid, aux crépuscules précoces et aux tempêtes.



MATHIEU PERREULT

Q Comment avez-vous eu l'idée de ce livre?

R En plus d'enseigner, j'ai conservé une pratique de psychiatre. Mes cours portent sur les applications cliniques des recherches en psychiatrie. J'ai été frappé de constater à quel point les émotions sont modulées par le temps qu'il fait et par les fêtes culturelles liées aux saisons. De plus, chaque personne associe des événements particuliers de sa vie, des décès ou des événements heureux, à certaines saisons. Nous ne sommes pas qu'acteurs dans notre vie, nous sommes aussi des témoins. Ces deux rôles sont liés. On le voit bien dans la réponse au temps qu'il fait, dont les changements constituent les variations quotidiennes auxquelles on est le plus habitué. Tout le monde en fait l'expérience. C'est universel.

Q Vous vivez vous-mêmes de nombreux changements de climat puisque vous enseignez à Harvard et à l'Université de Californie à Los Angeles. Avez-vous des trucs pour vous adapter?

R C'est très exigeant. Ma femme prolonge toujours ses séjours, elle n'arrive pas à se limiter à quelques jours à un endroit où le climat est si différent. Prenez ce matin, nous avons eu deux pieds

de neige à Boston. J'ai enfilé plusieurs épaisseurs de vêtements et j'ai chaussé de grosses bottes en me disant que je changerais pour des souliers au bureau, et je suis arrivé en retard au travail. Demain matin, je pars pour L.A., où il fera 75°F (24°C). Je pourrais me dire que je vais faire un compromis pour les vêtements que je porterai dans l'avion, que j'aurai trop froid en partant et trop chaud en arrivant. Mais ce serait illusoire: je dois vivre pleinement les deux températures. Cela veut dire mettre dans mon bagage à main un pantalon léger, des sandales et un t-shirt à enfiler à l'arrivée. Ça ne marche pas pour tout le monde: certains Bostoniens attendent la fin mars pour partir dans le Sud, pour être certains de ne pas avoir de neige à leur retour.

Q Pourquoi le temps qu'il fait est-il un sujet de discussion aussi important?

R Nous avons tous un besoin viscéral de nous identifier à un groupe. Le temps est un stresser universel. Tout le monde réagit à la chaleur, au froid, à la pluie, à la neige, au vent. Il est naturel de s'identifier à ceux qui ont les mêmes réactions que nous et à éprouver un sentiment d'éloignement, voire de l'hostilité, face aux gens qui pensent différemment de nous, par exemple ceux qui préfèrent la pluie à la neige. Évidemment, quand c'est porté à l'extrême, c'est nuisible. Mais il y a fort longtemps, il fallait rechercher les gens de notre tribu pour avoir de la protection.



PHOTO FOURNIE PAR L'AUTEUR

John Sharp partage sa vie entre Boston et Los Angeles et doit s'adapter aux changements de température entre les deux villes...

Q L'homme moderne a fait beaucoup d'efforts pour se prémunir contre les extrêmes climatiques. Est-ce que cela a des effets négatifs?

R Je ne suis pas sûr que les gens qui vivent à longueur d'année, 24 heures sur 24 dans des endroits climatisés ou chauffés à 70 (21 degrés Celsius) sans jamais expérimenter les variations de température sont plus productifs. Il est important de vivre des changements pour évoluer et même pour aider les processus normaux de réflexion. De plus, c'est très limitant au niveau social. Cela dit, on peut vivre avec beaucoup de bonheur des « dislocations saisonnières », par exemple écouter un film de Noël en plein milieu de l'été. Si on aime une saison, rien ne nous empêche d'essayer de ressentir les émotions qui y sont liées le plus possible.

Q L'hiver est la saison des carnavales, mais aussi celle de la Saint-Valentin. Y a-t-il un lien entre les deux fêtes?

R Ce sont des fêtes qui surviennent à un moment où le temps crée de l'isolement. La nuit tombe plus tôt, il fait froid, les routes sont mauvaises. Particulièrement avant

les transports et les logements modernes, il était important de se rebeller contre ce manque de rapports humains. La Saint-Valentin ajoute la dimension affective: quand on est amoureux, ça aide à surmonter l'isolement.

Q Le froid ou les tempêtes de neige peuvent-ils avoir des effets psychologiques?

R Dans le passé, les gens prenaient souvent du poids durant l'hiver pour supporter le froid, qui augmente notre consommation d'énergie de 13% à 40%. Les explorateurs polaires mangeaient facilement 6000 calories par jour. Quand on a froid, les vaisseaux sanguins se contractent pour limiter la circulation du sang vers les extrémités et éventuellement on commence à frissonner, un réflexe qui génère de la chaleur pour la tête et le torse. On connaît mal les effets psychologiques de ces phénomènes physiologiques, mais il est certain qu'ils existent. Pour ce qui est des tempêtes, quand elles ont des conséquences catastrophiques, il peut y avoir des cas de syndrome de stress post-traumatique. Mais quand elles se limitent à perturber notre routine, par exemple en cas de panne ou quand les routes sont fermées, elles peuvent nous rapprocher de nos proches en perturbant les activités productives.

Q Pensez-vous que le manque de lumière durant l'hiver peut causer des dépressions?

R Le philosophe grec Posidonius disait déjà, voilà 2000 ans, que « la mélancolie survient à l'automne ». On sait qu'entre 4 et 10% de la population est touchée par le « trouble affectif saisonnier, le nom officiel de la déprime hivernale. Les femmes et les populations des régions nordiques semblent plus touchées. La thérapie par la lumière semble donner de bons résultats, parfois il faut avoir recours à des antidépresseurs. Il faut faire davantage de recherches.

Q Certaines recherches avancent que le système immunitaire peut susciter des changements psychologiques. Pensez-vous que cela puisse jouer dans la réponse à l'hiver?

R Contrairement à ce qu'on pense souvent, les rhumes et les gripes ne sont pas plus fréquents à cause du froid, mais parce qu'en hiver, on vit davantage dans des endroits fermés, où les microbes se transmettent mieux entre les personnes. On pensait jusqu'à récemment que les molécules du système immunitaire ne franchissaient pas la barrière entre le sang et le cerveau. Il semble que oui, par le truchement du système lymphatique. C'est une avancée majeure dans la compréhension des problèmes psychologiques.

Q Vous évoquez dans votre livre les « souvenirs non déclarés » qui influencent notre réaction aux saisons et à la température. S'agit-il de l'inconscient proposé par Freud?

R En quelque sorte, oui. Mais ce sont des souvenirs inconscients qui peuvent être accessibles sans l'aide de Sigmund Freud, simplement en y réfléchissant un peu. La fameuse scène de la madeleine qui, trempée dans le thé, permettait à Proust d'aborder des souvenirs oubliés survenait justement après une tempête. Ce sont des souvenirs auxquels on peut accéder sans s'en rendre compte, contrairement aux souvenirs réprimés qui ne sont apparents qu'après un travail de psychothérapie. Notre mémoire contient davantage de liens qu'un ordinateur ne pourra jamais en avoir. Si vous n'aviez pas la possibilité de bloquer tous les souvenirs que mes propos évoquent actuellement en vous, vous ne pourriez pas avoir cette conversation avec moi, vous seriez écrasé par une avalanche de informations. Comprendre pourquoi le temps qu'il fait suscite des émotions particulières en nous est une étape cruciale de l'acceptation de notre impuissance face aux aléas du climat.